

SUR LA ROUTE

Adios Cuba te quiero

DE MONTE CHRISTI

Mikaël
Rémond

Roman



L'Harmattan

Sur la route de Monte Christi

Mikaël Rémond

Sur la route de Monte Christi

Adios Cuba te quiero

L'HARMATTAN

Du même auteur :

Un Breton d'Ailleurs, Poésie (Bilingue français-breton), Éditions
Petra, 1982

Souvenirs d'Escales, Poésie, The Book Edition, 2012

© L'HARMATTAN, 2012
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-336-00193-7
EAN : 9782336001937

Préface

Dans ses jeunes années, Mikaël Rémond a publié *Un Breton d'Ailleurs*, un recueil de poèmes écrits au long cours, au cours de ces voyages qui ne finissent jamais vraiment. « *Le monde était là, partout, dans chacune des maisons où je vivais ou allais dans mon enfance, chez mes parents, chez mes oncles, chez mes copains* », m'a dit un jour l'auteur. Quand on grandit comme lui dans une famille et un pays de marins, sur le littoral breton, un « Breton d'ailleurs » est presque un pléonasme. Voyager, parcourir le monde, ils ne le font pas en vue de découvrir l'étranger, ils partent explorer *leur* pays, ils vont le voir de plus près et, pourquoi pas, s'y installent comme on s'installe naturellement un jour dans un coin de son pays, au gré des hasards de la vie, d'une rencontre décisive ou pour des considérations professionnelles.

Après avoir écrit *Marin*, un roman qui explore l'identité des marins au travers de la vie d'un homme du même pays que l'auteur, j'ai été frappée, en lisant *Sur la Route de Monte Christi*, par cette évidence : un marin, et particulièrement un marin au long cours, ne se sent pas un étranger quand il fait escale dans un port, où qu'il se situe. Du moins, tant que ce marin ne s'éloigne pas du rivage.

Mitchell, le personnage principal du roman, nous donne à voir et à vivre dans Le Cuba et Le Haïti des années 90 avec un regard singulier qui n'est ni celui d'un étranger, d'un voyageur ou d'un touriste, ni celui d'un habitant de ces îles. En le suivant dans ses pérégrinations, visiblement en vue de s'établir là, de faire de Cuba ou d'Haïti son port d'attache, nous naviguons avec lui. Il ne nous indique pas vraiment son cap mais cela nous importe peu, nous faisons confiance au « capitaine » et nous nous plaisons à voguer avec lui, en apprenant à lâcher prise comme lors de longues traversées où la pensée se fait plus légère et où l'on se surprend à philosopher sur la vie. Zarathoustra n'est jamais très loin...

Mais le « capitaine dans sa passerelle » sait nous rappeler qu'il est à la barre d'un navire, qu'il suit un cap, que la navigation est quelque chose de sérieux, que la vigilance est toujours de mise et que la mer peut être menaçante et, parfois même, faire montre de trahison...

Thérèse Bardaine, été 2012

*« L'inconnu me dévore. Ma puissance fut le vent.
Mon étude fut la mer. Ma connaissance fut celle
du monde. Et mon amour fut vaste comme l'horizon d'Aran. J'ai
toujours voulu aller loin, voguer. »*

Xavier Grall, *L'Inconnu me dévore*, Terre de Brume

*« Celui-là seul qui sait où il va,
sait aussi quel est pour lui le bon vent. »*

Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Le bar *Dos Hermanos* se situait à l'extrémité sud de l'avenue du port, au détour d'une courbe encadrée par d'antiques rues qui se perdaient dans le vieux quartier de La Havane. Son aspect extérieur rénové le rendait aisément repérable. J'y pénétrai en poussant une porte à double battant, chassant involontairement deux chiens dolents surpris par ma venue. Je choisis l'une des premières tables à l'entrée et, une fois assis, je notai que je bénéficiais d'une bonne vue sur le dehors. À l'intérieur, un bar en acajou affichait sa lourde présence. Des bouteilles de *Havana Club* se succédaient sur les étagères de verres. La salle était peu animée et seuls deux ou trois couples s'étaient déjà installés. Les deux employés qui m'avaient vu entrer me saluèrent. La musique douce, s'entendant à peine, ne réussissait pas à couvrir les éclats de voix de la rue. Tout en faisant un léger signe du bras en direction du bar, je réclamai d'une voix forte une bière Hatuey. Une jeune femme vint m'apporter la lata, me salua, la décapsula et s'en alla. Derrière sa voix et ses gestes plutôt amicaux, on ressentait cette éducation toute récente, enseignée dans les nouvelles écoles hôtelières du pays, là où on apprenait à servir l'étranger avec un sourire de circonstance et où on vous mettait en garde contre les œillades provocantes des séducteurs. Ma curiosité se porta vers l'extérieur. Quasi en face du *Two Brothers* –j'aimais naviguer entre le cubain et l'anglais ou le français– se trouvait le grand frontispice de la capitainerie du port. Par sa forme massive, il obstruait presque toute la vue sur la rade. Des hommes en uniforme se trouvaient haut perchés sur son sommet. Ils avaient une allure étrange. On aurait dit des gabiers, de la marine à voile de jadis, se mouvant sur les vergues d'un grand trois-mâts. De leur position, ils devaient sûrement pouvoir observer tout le vieux La Havane et, en lorgnant vers le bas, suivre la lente progression des cyclistes qui se mêlaient au long cortège de voitures défilant sans cesse et en ordre dispersé sur l'avenue. Ils devaient aussi avoir remarqué l'attroupement d'hommes et de femmes qui attendaient la prochaine « wawa » à l'arrêt de bus et le cortège, plus important encore, du groupe de passants se pressant à pas lents vers la zone d'embarquement des *lanchas*, navires traversiers qui les emportaient de l'autre côté de la rade, vers le quartier de Casablanca. Tandis qu'à ma table les *latas* vides s'accumulaient, un sourd

grondement de wagons précéda l'arrivée d'un lent convoi avançant le long des quais. Mon esprit s'éveillait et s'habituaît de mieux en mieux à l'atmosphère. Je réclamai davantage de musique salsa. Le serveur acquiesça et, une fois le volume augmenté, la salle sembla bien mieux résonner. En le remerciant d'un hochement de tête, je vis que quelque chose le tracassait. J'eus du mal à contenir mon rire car j'avais compris sa préoccupation. Il désirait probablement savoir avec quelles coupures de billets verts j'allais régler mes consommations. L'explication était simple. Étant un de ses premiers clients de la soirée, il devait avoir encore peu ou pas de devises dans sa caisse. Et si, moi, je me mettais à lui sortir dès maintenant une coupure de cinquante ou même de vingt dollars, j'allais lui empoisonner la vie car il lui faudrait suivre la procédure obligatoire, c'est-à-dire me réclamer mon passeport et inscrire mes coordonnées, ainsi que les numéros du billet vert sur son registre in-folio volumineux, sans omettre de vérifier également l'état du billet. Toute une procédure embarrassante et fastidieuse mais rendue récemment obligatoire par l'administration. De nouvelles responsabilités donc, qu'il n'avait pas envie d'assumer. Je décidai d'être bienveillant et, après avoir commandé une autre bière et une portion de « pollo », je lui remis deux coupures de dix dollars.

- Tiens, voilà deux *pescao*, lui dis-je.

Il me remercia d'un sourire complice. Le bar commençait à s'animer vraiment et je me rendis compte soudain que l'obscurité s'était déjà bien installée au-dehors. Je n'y avais pas prêté attention, je n'avais pas vu le temps défilier et puis la nuit tombait si vite sous ses latitudes. Quelques filles arrivèrent, elles empruntaient toutes toujours le même parcours. Elles allaient se refaire une beauté dans les « banos » puis, après avoir réclamé au bar un unique verre d'eau, elles s'éclipsaient de nouveau au-dehors où des bicytaxis les attendaient, prêts à les embarquer vers d'autres bars et terrasses animés. Soudain, j'entendis quelqu'un prononcer mon nom.

- Eh ! Mitchell, comment vas-tu ?

Je fus tout étonné d'entendre une voix si claire dans mon dos, ne m'attendant pas à y croiser de vieilles connaissances. En tout cas, je la reconnus vite, elle.

- Oh ! Dayami, m'exclamai-je.

Son prénom m'était vite revenu à l'esprit. Elle était plus que ravissante, avec ses cheveux blonds, ses yeux verts et son corps bien moulé dans une robe d'organdi claire. On s'observa en souriant puis elle se laissa tomber sur une chaise près de moi.

- Te rappelles-tu de la dernière fois où nous nous sommes vus ? me demanda-t-elle de manière quelque peu incontinent.

Je fus étonné par sa question et un peu pris au dépourvu. Je fis mine de ne pas m'en souvenir tout de suite, je laissais traîner les mots le temps de me remémorer certaines scènes.

- Oui, bien sûr ! répliquai-je.

Je ne fus pas trop long à situer le lieu de notre première rencontre.

- C'était bien dans le quartier de la Calle Acosta, il y a environ deux mois ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Elle réfléchit un instant et poursuivit.

- Oui, c'est bien ça, c'était avant que je parte pour Holguín. J'y suis restée deux mois, chez ma mère.
- Moi non plus, je n'étais pas ici. Je suis arrivé hier après-midi, je revenais de la République dominicaine.
- Ça me fait rudement plaisir de te revoir, me déclara-t-elle d'un regard alangui.

À cet instant, nous dûmes nous tenir machinalement la main et ses doigts se posèrent sur mon genou droit. Je lui offris une boisson fraîche et nous commençâmes à évoquer notre dernière rencontre.

Dayami, je l'avais connue dans son lit mais pas du tout de manière intime. Ce fameux soir, j'avais rencontré une amie à elle, qui, à l'avant-veille de son départ pour Miami, m'avait invité chez elle. Dayami partageait le même logement et alors que nous étions passés devant sa porte entrouverte, elle nous avait hélés, sa copine et moi, et nous étions entrés dans sa chambre où elle était demeurée allongée sur son lit, vêtue d'une courte chemise amarante, offrant à ma vue les belles lignes de son corps et de son ventre satiné. Un très beau décor nocturne que je n'oublierai jamais. Ensuite nous avons poursuivi une très longue conversation. La première victime avait été mon amie de la soirée qui s'était bien vite endormie. Cela n'avait nullement embarrassé Dayami qui n'avait pas voulu me lâcher. Elle désirait me poser certaines questions importantes auxquelles, d'après elle, seul un étranger comme moi était apte à répondre.

- Voilà, m'avait-elle exposé, j'ai récemment rencontré un étranger qui veut m'épouser. Il me plaît mais j'ai peur. Oui, il me plaît mais, en même temps, je me sens de plus en plus anxieuse à l'idée de quitter Cuba.

Après avoir observé une pause et posé ses beaux yeux aux reflets mordorés sous mon regard, elle avait poursuivi :

- Comment c'est là-bas ?

- Où là-bas ? avais-je répliqué, franchement surpris par le manque de précision géographique.

Elle ne sut me dire tout de suite le nom du pays de son ami. Mais, après avoir réfléchi quelques instants, elle me certifia qu'il venait d'Amérique du Sud.

- Oui, je m'en souviens maintenant, et ce n'est pas un pays où l'on parle le castillan.

Ensuite, je dus l'écouter parler des qualités de son homme, de ses origines de bonne famille et de son côté séduisant. Le portrait idéal pour une femme comme elle, m'avait-elle avoué. Et puis soudain, au détour d'une phrase, le nom du fameux pays lui était revenu en mémoire.

- Ah, voilà, je l'ai trouvé ! Il vient du Guyana.
- Du Guyana, de quel Guyana, avais-je balbutié, tu es sûre ? avais-je demandé tout en lui réclamant de plus amples précisions.
- Je crois bien qu'il m'a parlé du Guyana.
- Du Guyana ? avais-je répété de plus en plus étonné sans pouvoir étouffer mon rire.

Pour ne pas lui paraître trop impoli, je m'étais mis à me justifier aussitôt. Entre-temps, elle avait pris un air candide et ses lèvres sensuelles étaient devenues frémissantes. Elle reprit encore une fois.

- Qu'est-ce qu'il a ce pays ?
- À vrai dire, ce n'est pas véritablement un pays. C'est un territoire sous l'équateur. La population n'y est pas très nombreuse et le climat est plutôt malsain. Je suis déjà passé par un de ces territoires, pas la Guyane de ton ami mais celle de Papillon, tu sais, ce type, t'as dû voir le film, qui a passé une partie de sa vie incarcéré au bagne de Cayenne. Ce sont des régions presque identiques et, crois-moi, ce n'est pas un endroit pour une fille comme toi.

Curieux, je lui avais demandé quelques précisions supplémentaires.

- Qu'est-ce qu'il fait ton ami ?
- Je crois qu'il a une entreprise d'engineering, avait-elle répondu.
- Eh bien, ma belle, puisque tu m'as demandé mon opinion, je te recommande fortement de demander à ton ami de t'installer dans un endroit plus romantique. Si cet homme t'aime et si tu l'aimes également, allez vivre ailleurs, dis-lui de t'emmener n'importe où ailleurs qu'en Guyana.

Nous nous étions rapprochés. Elle, allongée sur le flanc, me donnait à découvrir de plus en plus son corps, à l'exquise harmonie.

- Il y a autre chose...
- Quoi donc ?
- Avec ta beauté, tu risques de déclencher une crise gouvernementale dans ce petit pays ! Les filles comme toi, elles sont très rares là-bas. Alors, n'y va pas et dis à ton ami de trouver un autre havre pour toi ! Un bon conseil que je te donne, avais-je renchéri.

Pourquoi lui avais-je exprimé tout cela de façon si sincère ? Peut-être avais-je un pressentiment et peur de voir cette belle femme se retrouver comme Médée dans la tragédie d'Euripide « *Moi, isolée, déracinée, je suis outragée par un mari pour qui je ne suis qu'un butin ramené d'un pays barbare.* ».

Alors que Dayami terminait son *refresco*, une sirène de navire se mit à retentir. Celle du *Costa Playa* ? me demandai-je. C'était bien son heure d'arrivée programmée, 7 heures 30 de l'après-midi, sa seule escale par semaine. Une nouvelle série de coups brefs se fit entendre puis, un peu plus tard, une série de trois coups brefs bien distincts. J'expliquai à Dayami ce que cela signifiait.

- Maintenant tu vois, il va effectuer sa marche arrière avant de se positionner tribord à quai pour les vingt heures précises.

Et je me mis à lui représenter la manœuvre en déplaçant une *lata* vers un coin de la table.

- Mais on peut aussi sortir sur les quais pour le voir accoster, proposai-je.
- Oui, j'aimerais bien. D'ailleurs, je suis attendue sur le navire.
- Je m'en étais douté. C'est super ! Et, vêtue comme tu l'es, je devine que tu dois être l'invitée du commandant ou d'un autre officier italien...

Elle sourit.

- C'est presque ça. J'ai une amie qui travaille à bord, elle a obtenu une autorisation spéciale pour ma sœur et moi pour la soirée.

Elle avait l'air vraiment ravie.

- Tu as une sœur ?
- Oui, je l'attends, Lucia ne va pas tarder.

Elle ne croyait pas si bien dire, car à peine avait-elle prononcé son prénom, que sa sœur apparut à l'entrée.

Elle paraissait plus jeune que Dayami, avec des traits encore plus fins, des yeux en amande étincelants et une peau diaphane. Elle ne devait pas être à La Havane depuis bien longtemps, car elle ne semblait pas être très familière des lieux. Timide, elle me tendit la main.

- Je vous accompagne jusqu'au débarcadère, leur dis-je.
Elles acceptèrent et en furent ravies. Elles me prirent le bras et nous allâmes tous ensemble jusqu'à la jetée. C'était agréable d'être si superbement accompagné. Quand nous arrivâmes, le paquebot était déjà presque amarré.

- C'est ici qu'on se sépare. Bonne soirée les filles !
Elles me donnèrent un « beso » gratifié d'un beau sourire et les deux sœurs s'éloignèrent, fracassantes comme des créatures toutes voiles dehors.

- On se reverra ! lançai-je encore.
Tandis que je demeurai là, je me mis à détailler le *Costa Playa*, déjà bien illuminé. Il avait belle allure malgré ses lignes de trente ans. Son pavillon des Bahamas flottait au vent, j'imaginai Dayami et sa sœur à bord et j'eus une pensée respectueuse pour les vers de Pablo Neruda :

<i>Amo el Amor de los marineros</i>	<i>J'aime l'amour des marins</i>
<i>Que besan y se van</i>	<i>qui embrassent et s'en vont</i>
<i>Dejan una promesa</i>	<i>promettant</i>
<i>No vuelven nunca màs</i>	<i>qu'ils ne reviendront jamais</i>
<i>En cada puerto</i>	<i>Dans chaque port,</i>
<i>una mujer espera</i>	<i>une femme attend</i>
<i>Los marineros que besan y se van</i>	<i>les marins qui embrassent et s'en vont</i>

Alors que je pensais m'attarder un peu plus le long du port, un passant me héla et arrêta sa bicyclette à ma hauteur.

- Alors, le *Canoso*, comment vas-tu ? Es-tu perdu ? me demanda-t-il.

- Non et, très bien, je vais bien, répliquai-je, sans surprise pour le surnom dont il m'affublait, les personnes aux cheveux blancs étaient rares ici. Je reconnaissais son visage mais son nom m'était inconnu.

Il se doutait que je n'allais pas tarder à partir à la recherche de mes amis et anticipa ma question :

- J'ai vu vos amis près du Parque Havana, ils allaient vers la cathédrale.

- Merci, lui répondis-je en lui tendant une cigarette, une Marlboro.
Je ne fumais jamais mais j'avais toujours un paquet sur moi, au cas où. Je m'attardais encore un peu près des quais. La brise légère

caressait mon visage. Je me mis à contempler les cargos au mouillage. Pour le marin que j'étais, c'était réconfortant de les savoir là. Leurs ombres se reflétaient sur l'eau et leurs mâts de charge semblaient les protéger de la nuit. Je remarquai les feux de route d'un navire et sa sombre silhouette. Il était rentrant et escorté par une pilotine qui suivait son sillage. Voyant l'heure, je songeai que l'équipage n'aurait pas la chance de sortir à terre ce soir, c'était déjà trop tard pour les contrôles de l'émigration, calculai-je. Et je savais ô combien il était dur de s'endormir si près de la terre après tant de jours de mer.

À peine avais-je franchi l'entrée du café *Oriente* que Roberto s'était levé pour saluer mon arrivée et me gratifia d'une accolade chaleureuse.

- Frère, enfin te revoilà ! On va fêter dignement ton retour, lança Roberto.

Je n'étais parti que quatre semaines mais cela m'avait paru, à moi aussi, une éternité. Roberto n'avait pas perdu sa manie de fouiner à l'intérieur des multiples poches de son gilet cardigan de couleur marron armada dont il ne se séparait jamais. Il en sortit une cigarette qu'il porta à ses lèvres, une *Popular*, une marque cubaine. Il ne m'en proposa pas sachant que je n'en fumais pas. Puis j'entendis une voix rocailleuse et je sentis une main se glisser autour de mon cou. C'était celle de Maria, toujours dans le sillage de son époux Roberto. Tous les deux m'entraînèrent à leur table où il y avait de nouveaux visages, dont l'un que j'avais déjà entrevu auparavant. J'essayai de m'en souvenir, mais Maria ne m'en laissa pas le temps.

- Je te présente Belkis, ma nièce.

Elle me fit un large sourire, moi de même, mais auparavant j'eus la délicatesse de saluer les trois autres invités présents autour de mes amis. Belkis était une très jolie fille aux traits réguliers avec un nez très fin, au corps souple ; le port d'un petit sac à dos en peluche au bras la rendait adolescente, mais elle avait dû atteindre ses vingt ans. Sa chevelure noire reluisait sur sa peau argentée, elle avait les yeux bleu foncé tirant sur le violet, les lèvres bien proportionnées qui s'animaient. On n'eut même pas le temps d'échanger quelques bribes de conversation que Maria avait déjà repris la parole en monopolisant l'attention. Ce comportement avait le don d'agacer mon ami qui la remettait bien vite à sa place. Cependant, sa jeune épouse de trente-cinq ans, avec son teint frais, ses cheveux bruns mi-longs, fins et résistants, exerçait toujours un charme certain sur les hommes. Quant à Roberto, sa physionomie aurait pu le faire passer pour un Cubain. D'ailleurs, je l'avais presque cru la première fois que nous nous étions croisés, mais c'était avant d'entendre son accent étranger. De taille moyenne, il flirtait avec la soixantaine sans véritable réseau de rides et avait un corps mince. Son visage au teint olivâtre était éclairé par des yeux marron de braise qui paraissaient parfois soupçonneux. Ses

cheveux bruns, courts et souvent en désordre avec une mèche qui s'élançait sur la partie gauche de son front qui surmontait un nez légèrement en bec d'aigle.

Des raisons de sa venue à Cuba, je ne connaissais que sa version. Il avait atterri là « par hasard » comme il disait. Il avait été expert auprès de l'Unesco puis, sa dernière mission accomplie, il avait rangé tous ses dossiers.

- Tu vois, m'avait-il expliqué, au cours d'une de nos premières rencontres, je veux faire de Cuba ma destination finale, mon « punto final ». Tu sais, j'ai déjà eu une existence bien remplie et je ne désire pas retourner en Europe. Tu verras, Cuba peut être sensationnel pour des gens comme nous. On peut encore bien s'amuser par ici, ce peuple est fantastique. C'est « une île chaude comme la tendresse » disait mon ami Jacques Brel.

Il m'avait relaté l'événement majeur dans sa vie qu'avait constitué sa rencontre avec le chanteur. Il se mettait parfois à fredonner les paroles célèberrissimes de son ami. *Dans le port d'Amsterdam* semblait être sa favorite. Roberto était pour moi un véritable compagnon, vivant et pétillant, et la plupart du temps plein de bonne humeur. Son épouse était toujours dans son sillage, Maria ne lâchait pas Roberto d'une semelle, lui qui semblait justement porter des « semelles de vent ».

Ainsi, le café *Oriente* était le kilomètre zéro de nos pérégrinations. Nous débutions souvent nos soirées par cet endroit. Ici, tout le monde passait, s'observait et riait. De la fille de la province d'Oriente nouvellement arrivée à La Havane au touriste ennuyeux qui descendait une seule fois de sa vie la calle Obispo pour se rendre à la cathédrale ou à la *Bodegita del medio*, un bar devenu touristique pour avoir été fréquenté par Ernest Hemingway, ou jusqu'à l'hôtel Ambos Mundos où le célèbre écrivain séjourna. Nous y demeurions parfois des heures. Nous avons toujours des souvenirs à évoquer et des choses à nous dire. Roberto m'annonça une nouvelle intéressante.

- On risque d'être peinards ce soir car ils diffusent un nouvel épisode de la telenovela colombiana et comme Maria y est accro comme pas deux, je doute qu'elle demeure dans notre sillage très longtemps.

En attendant, nous étions tous présents à la même table. Belkis, Maria et nous deux, les autres invités s'étaient éclipsés.

- En effet, répondis-je, mais le commandant en chef pourrait bien aussi nous réserver une surprise de dernière minute, en prenant la parole et retarder la diffusion du feuilleton...

Il l'avait déjà fait, c'était même une de ses spécialités... En tout cas, je devinai chez mon ami comme une envie de faire une escapade.

- À quelle heure commence la Novela ? demandai-je à Maria.
- Ça va pas tarder, me répondit-elle.

Il n'en fallut pas plus pour décider Roberto à mettre les voiles. J'eus tout juste le temps d'aviser Maria et sa nièce de notre destination suivante. Belkis sembla s'y intéresser alors que Maria semblait déjà accaparée par le feuilleton. Je saluai tout le monde et dus hâter le pas pour rejoindre Roberto. À un bloc plus haut, on croisa un des gardiens de la révolution. C'était Manuel. Il gardait un bâtiment historique de jour comme de nuit. On avait pris l'habitude de le charrier de temps à autre. Mais les discussions les plus mémorables avaient lieu très tard dans la nuit, à un moment où il ne restait plus dans la rue que de très rares passants. Il avait droit à une *Marlboro* à chacun de nos passages. Son obsession était toujours la même : nous faire croire que les FAR¹ possédaient encore des missiles longue portée et des armes chimiques. Nous, on se régala simplement à le contredire, tout en respectant ses profondes convictions. Le voyant ainsi fidèle à son poste chaque soir, il me faisait penser à Rossinante, le cheval de Sancho Panza dans *Don Quichotte* « *Il aurait pu demeurer là sans bouger toute une éternité* ». Nous entrâmes en bons habitués à *La Lluvia de Oro*, un autre bar célèbre de la calle Obispo et nous installâmes à notre table préférée, sorte de véritable observatoire, ici aussi. C'était un bar plus authentique que le précédent avec un décor baroque et davantage de fréquentations locales.

- Tiens, voilà Caridad qui vient te saluer, m'avisa Roberto en l'apercevant au loin. Il ironisait à chaque fois qu'il la voyait car il savait que nous avions eu des relations par le passé.
- T'es sorti avec la fille la plus « *flaquita* »² de toute La Havane, je me demande comment t'as fait, me répétait-il à chacune de nos rencontres.
- Je ne la trouve pas si mince que cela, répliquai-je à mon ami. Par contre, je ne comprends pas comment elle fait pour étaler tous les jours avec ses quasi huit heures quotidiennes de cours intenses de

¹ Forces Armées Révolutionnaires.

² Très maigre.